

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

II

LES CHEVAUX SPECTRES

Francesco alla, d'un air goguenard, s'appuyer contre la porte de l'hôtel, tandis que je sautais dans le corricolo, où m'attendais Jadin, et que je m'accommodais près de lui.

A peine établi, je rassemblai mes rênes de la main gauche, et j'allongeai de la droite un coup de fouet qui enveloppa le biancino et le porteur.

Ni le porteur ni le biancino ne bougèrent; on eût dit des chevaux de marbre.

J'avais opéré de droite à gauche, je recommençai en opérant cette fois de gauche à droite.

Même immobilité.

Je m'attaquai aux oreilles.

Ils se contentèrent de secouer les oreilles, comme ils auraient fait pour une mouche qui les eût piquées.

Je pris le fouet par la manière et je frappai avec le manche.

Ils se contentèrent de tourner leur peau comme fait un âne qui veut jeter son cavalier à terre.

Cela dura dix minutes.

Au bout de ce temps, toutes les fenêtres de l'hôtel étaient ouvertes, et il y avait autour de nous un rassemblement de deux cents lazaroni.

Je vis que je donnais la comédie gratis à la population de Naples. Comme je n'étais pas venu pour faire concurrence à Polichinelle, je pris mon parti. A l'instant même, je jetai le fouet à Francesco, curieux de voir comment il s'en tirerait à son tour.

Francesco sauta derrière nous, prit les rênes que je lui tendais, poussa un petit cri, allongea un petit coup de fouet, et nous partîmes au galop.

Après quelques évolutions autour de la place, Francesco parvint à diriger son attelage vers la rue de Chiaia.

III

CHIAIA

Chiaia n'est qu'une rue: elle ne peut donc offrir de curieux que ce qu'elle offre toute rue, c'est-à-dire une longue file de bâtiments modernes d'un goût plus ou moins mauvais. Au reste, Chiaia, comme la rue de Rivoli, a dans cette partie, un avantage sur les autres rue: c'est de

ne présenter qu'une seule ligne de portes, de fenêtres et de pierres plus ou moins maladroitement posées les unes sur les autres. La ligne parallèle est occupée par les arbres taillés en biseau de la Villa-Real, de sorte qu'à partir du premier étage des maisons, ou plutôt des palais de la rue de Chiaia, comme on les appelle à Naples, on domine cette seconde partie du golfe que sépare de l'autre le château de l'Œuf.

Mais, si la rue de Chiaia n'est pas curieuse par elle-même, elle conduit à une partie des curiosités de Naples: c'est par elle qu'on va au tombeau de Virgile, à la grotte du chien, au lac d'Agnano, à Portozuela, à Baia, au lac d'Averno, et aux champs Elysées.

De plus et au tout, c'est la rue où tous les jours, à trois heures de l'après-midi pendant l'hiver, et à cinq heures de l'après-midi pendant l'été, l'aristocratie napolitaine fait cora.

Nous allons donc abandonner la description des palais de Chiaia à quelque honnête architecte qui nous prouvera que l'art de la bâtisse a fait de grands progrès depuis Michel-Ange jusqu'à nous, et nous allons dire quelques mots de l'aristocratie napolitaine.

Les nobles de Naples, comme ceux de Venise, n'indiquent jamais de date à la naissance de leur famille. Peut-être auront-ils une fois, à coup sûr, ils n'ont pas eu de commencement. Selon eux, le peuple florissant de leur maison était sous les empereurs romains; ils citent tranquillement, parmi leurs aïeux les Fabius, les Marcellus, les Scipion. Ceux qui ne voient clair dans leur généalogie que jusqu'au XIe siècle sont de la petite noblesse, du fretin d'aristocratie.

Comme toutes les autres noblesses européennes, à que que exception près, la noblesse de Naples est ruinée. Quand je dis ruinée, il est bien entendu qu'on doit prendre le mot dans une acception relative: c'est-à-dire que les plus riches sont pauvres comparativement à ce qu'étaient leurs aïeux.

Il n'y a pas, au reste, à Naples quatre fortunes qui atteignent cinq cent mille livres de rente, vingt qui dépassent deux cent mille, et cinquante qui flottent entre cent et cent cinquante mille. Les revenus ordinaires sont de cinq à dix mille ducats. Le commun des martyrs a mille écus de rente, quelquefois moins. Nous ne parlons pas des dettes.

Mais la chose curieuse, c'est qu'il faut être prévenu de cette dif-

férence pour s'en apercevoir. En apparence, tout le monde a la même fortune.

Cela tient à ce qu'en général, tout le monde vit dans sa voiture et dans sa loge.

Or, comme, à part les équipages du duc d'Eboli, du prince de Saint-Antoine ou du duc de San Teodoro, qui sortent de la ligne, tout le monde possède le même salê-ha plus ou moins vieux, une livrée plus ou moins fanée, il n'y a souvent, à la première vue, qu'une seule rue entre deux fortunes où il y a un abîme.

Quant aux salê-ha, elles sont presque toujours hermétiquement closes aux étrangers. Quatre ou cinq valets précieusement organisés ont leur galerie dans la loge, et obstinément leurs yeux sur le salê; mais, pour tout le reste, il faut en faire son deuil. Le duc de Capri, duc de Granata, on seyait au-dessus de sa porte: "Sidi, salsique, et Ambis". (pour sidi, pour les diens et pour tous ses aïeux.)

C'est que, parmi ces riches demeures, qui présentent à Naples l'opulence nationale, toutes les autres sont plus ou moins débris de leur ancienne splendeur. Le curieux qui, avec l'aide d'Asmodee, lèverait la terrasse de la plupart de ces palais, trouverait dans un tiers la gêne, et dans les deux autres la misère.

Grâce à la vie en voiture et en loge, on ne voit rien de tout cela. On met sa carte au palais, mais on se rencontre au Corso, mais on fait ses visites au Fondo ou à Saint-Charles. De cette façon, l'orgueil est sauvé; comme François Ier, on a tout perdu, mais, du moins, il reste l'honneur.

Nous ne dirons qu'avec l'honneur on ne mange malheureusement pas, et qu'il faut manger pour vivre. Or, il est évident que, lorsqu'on prend sur mille écus de rente l'entretien d'une voiture, la nourriture de deux chevaux, les gages d'un cocher et la location d'une loge au Fondo ou à Saint-Charles, il ne doit pas rester grand chose pour faire face aux dépenses de la table. A cela je répondrai que Dieu est grand, la mer profonde, le macaroni à deux sous la livre et l'asprino d'Aversa à deux liards, la finaco.

Pour l'instruction de nos lecteurs qui ne savent probablement pas ce que c'est que l'asprino d'Aversa, nous leur apprendrons que c'est un joli petit vin qui tient le milieu entre la tiandé de Champa-

gne et le cidre de Normandie. C'est avec du poisson, du macaroni de Pa-prino, un salê-ha soi-même charmant dîner qui se fait sous son pat personnel, et que la famille se partage avec quelques personnes, c'est vingt écus.

Restent neuf francs pour soutenir l'honneur du nom.

Mais le déjeuner est fait. On ne déjeuner pas, mais on ne peut rien n'est plus, on ne peut faire un seul repas, on ne peut vivre quatre heures. Si on ne peut pas changer de nourriture, on ne peut pas changer de saison. On ne peut pas hiverner, on dîne à l'étranger, moyennant ce qu'on a gagné jusqu'au lendemain.

En été, on se repose, on ne peut pas changer de saison, on ne peut pas jusqu'au lendemain.

Puis il y a ceux qui ne peuvent pas qui manquent de tout, de macaroni ni de macaroni, de salê-ha, pour s'en aller prendre un verre de francs une glace, et de salê-ha chez Benvenuto.

Il va sans dire que la vieillesse n'est adoptée que par les petits bourgeois. Ceux qui ont gagné cent mille livres de rente, et qui ont le dernier français de leur nation, leur certificat est un acte de leur généalogie d'un grand salê-ha.

Ceux-là font deux repas par jour, et il n'y a pas de pain, de viande et partout.

Le premier plan de l'aristocratie napolitaine est de se faire un petit bonheur. Ceux qui ont gagné cent mille livres de rente, et qui ont le dernier français de leur nation, leur certificat est un acte de leur généalogie d'un grand salê-ha.

Ceux-là font deux repas par jour, et il n'y a pas de pain, de viande et partout. Le premier plan de l'aristocratie napolitaine est de se faire un petit bonheur. Ceux qui ont gagné cent mille livres de rente, et qui ont le dernier français de leur nation, leur certificat est un acte de leur généalogie d'un grand salê-ha.